

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 4

MONTREAL, 30 JUIN 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

L'HOROSCOPE



BONNES NOUVELLES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,

MONTREAL.

MONTREAL, 30 JUIN 1894



Tout est compté dans ce monde; même les arêtes de l'aloze.

Moins deux hommes se connaissent, plus ils sont polis l'un envers l'autre.

Que de femmes disposées à plaider coupables lorsque vous les traitez d'unges!

"C'est cela, disait le miroir à la jeune fille, livrons-nous à d'agréables réflexions."

Il y a deux choses que la pratique n'a jamais pu améliorer: la brouette et le baiser.

"Oh! maman! disait Toto. Regarde donc l'homme de la lune! Il s'est fait un hamac."

Il n'y a rien de si sérieusement fou qu'un vieux bonhomme qui veut faire des folies de jeunesse.

Une chose qui ne fait pas doute, c'est que le punch romain est bien plus hilarant que le Punch de Londres.

La charité, autrefois, couvrait une multitude de péchés; aujourd'hui elle découvre une multitude de pécheurs.

Les pires cas d'incompatibilité d'humeur, c'est lorsque les deux caractères sont absolument semblables et qu'il y a beaucoup de caractère.

Le seul temps pour être heureux est le temps présent. La plupart remettent la chose de semaine en semaine et finissent par l'oublier.

Pour vous corriger du malheur de mépriser les petites choses, appliquez-vous à examiner la quantité d'insomnie qui repose dans une mouche.

La nature est remplie de contradictions. Contrairement à ce qui arrive, un homme qui s'étouffe avec un morceau de cure-dents devrait mieux chanter qu'avant, puisque sa voix a plus d'éclats.

Un homme averti en vaut deux



Nellie. — Et comment t'en tires-tu avec monsieur Rivallo?

Elise. — Le malheureux! Je commence à croire qu'il ne va aux eaux que pour sa santé.

D'APRÈS LE TARIF

Le voyageur, à l'hôtelier. — Combien vous dois-je?

L'hôtelier. — C'est trois dollars par jour. Deux jours et demi...! Disons, sept dollars et demi.

Le voyageur. — Mais je n'avais pas de chambre! J'ai dormi sur le billard.

L'hôtelier. — C'est vrai! Attendez. Billard, vingt cinq sous de l'heure. Huit heures, deux dollars. Deux nuits, quatre dollars. Tarif ordinaire sept dollars et demi. Douze dollars pour le tout.

JUSTICE EXPÉDITIVE

Le Juge Colletmonté, du Texas. — Qui a et pourquoi a-t-on arrêté cet homme?

Les assistants en chœur. — Nous, Votre Honneur, pour vol de cheval.

Le Juge. — Avez vous des preuves?

Les assistants. — Nous l'avons pris sur le fait, et l'avons vu de nos propres yeux.

Le Juge. — Dans ce cas, deux dollars d'amende pour chacun de vous: le prisonnier est en liberté.

Les assistants. — Pourquoi?

Le Juge. — Ça vous apprendra à m'amener vivant un voleur que vous avez découvert sur le fait.

TRUC À DEUX TRANCHANTS



Gousset Vide. — Et où allez-vous de ce train?

La mère Grognon. — Avertir vos créanciers.

Gousset Vide. — En quel honneur?

La mère Grognon. — Puisque vous affichez à votre porte que vous avez la picotte; je vais leur dire qu'enfin vous êtes en état de leur donner quelque chose.

UNE JOURNÉE A LA MER

(Août 1893)

Le soleil s'est levé dans un ciel sans nuage,
Et ses rayons, faibles encor,
Enveloppent déjà la montagne et la plage
Dans un manteau de pourpre et d'or.

On part, la joie au cœur, pleins d'une gaité folle,
On hume l'air pur du matin;
On s'avance, légers comme l'oiseau qui vole,
On rit tout le long du chemin.

Le site est délicieux: c'est une étroite crique,
Un amphithéâtre coquet,
Entouré d'un rempart de roche granitique
Et pavé d'un luisant galet.

En face on a la mer, la mer ce grand poète,
Ce chantre de l'immensité,
Dont la puissante voix, qui n'est jamais muette,
Est l'écho de l'éternité.

Qu'il fait bon se plonger dans ces ondes limpides,
Qui reflètent l'azur des cieux,
Et rendre fort jaloux Triton et Néréides
De nos ébats audacieux.

Mais ce bain matinal vous donne une fringale
A défier Pantagruel;
On sort, et promptement sur le sable on étale
Un festin digne de Vatel.

Rôtis, pâtés, desserts, mainte et mainte bouteille
D'un vin vieux!... Horace à coup sûr
Ne dégusta jamais de meilleur jus de treille
Sous ses ombrages de Tibur.

Puis, quand on a fini ce repas mémorable,
On boit un verre de Cognac,
On cause, on rit, couchés à l'ombre sur le sable,
On fume d'excellent tabac.

Un jeune compagnon ouvre soudain un livre...
Des vers, du Cygne de Milly!
Il lit, et longuement nous berce et nous enivre,
Et tous nos cœurs ont tressailli!

C'était le Luc divin, du divin Lamartine,
Et ces accents mélodieux
Qu'interprétait si bien cette voix argentine,
Semblaient nous transporter aux cieux!

Le temps fuit. Vers le soir, une troupe charmante
De femmes et de beaux enfants
Envahit à son tour la crique ravissante
Quelle remplit de joyeux chants.

Mais la nuit vient; déjà sur l'horizon, la lune
Élève son disque argenté;
Hélas! il faut rentrer dans la ville importune,
Et revoir la réalité.

Qu'on vous quitte à regrets, beaux lieux où l'on oublie,
Où si souvent mon cœur blessé
A goûté les douceurs de la mélancolie
En buvant l'oubli du passé!

Douces heures de paix, de rêves pleins d'ivresse,
Pourquoi ne pas durer toujours?
Pourquoi, dans les moments, du temps qui fuit sans
Ne peut-on suspendre le cours? Cessez,

Vous êtes déjà loin, heures délicieuses,
Mais pour moi, votre souvenir
Vivra tant que les chants des vagues amoureuses
Sur la plage viendront mourir.

DESIRÉ COSTRETTIN.

PARTIE ESSENTIELLE DU PROGRAMME

Madame Brown, apôtre du droit des femmes.
— Quand nous contrôlerons la politique, nous
changerons le mode de votation.

Madame Smith. — Je vous crois. Y a-t-il rien
d'absurde comme de ne pouvoir savoir comment
une personne a voté?

MAL AGI

Bouleau. — J'ai failli deux fois perdre la vie
aujourd'hui sous les pattes des chevaux de fiacre.

Rouleau. — Tu as eu de la chance.

Bouleau. — Je n'en suis pas sûr. Aux jurons
des cochers qui ont failli me passer sur le corps,
j'ai compris trop tard que j'aurais dû me laisser
écraser. Ça les aurait calmés.

LES DANGERS DE L'HYPNOTISME

—Oui, Maud, je puis maintenant pratiquer l'hypnotisme même sur vous, disait Paul Robert à sa dulcinée.

—Jamais de la vie, lui répondit Maud en souriant. Vous ne le pourriez pas.

—Alors, c'est un défi ? Je vous prends au mot.

Et la fixant de son regard le plus dominateur, il la couvre de passes et de contrepasses. En moins de vingt secondes, la jeune fille était, de fait, magnétisée.

—Maintenant, Maud, dit-il, à la belle endormie, qui aimez-vous dans le monde ?

—J'aime, dit-elle dans son rêve, j'aime... j'aime... j'aime Paul Robert.

—Ha ! fit Robert dans un élan de satisfaction.

—Assez, assez, reprend le jeune homme épouvanté ; réveillez-vous.

Et il file dans la rue, en se sauvant comme un homme poursuivi par la gale.

—Parti ? s'écria Maud, en envrant les yeux. J'aurais dû supprimer la glace et les huîtres. C'est cela qui a brisé le dos du chameau.

CONFUSION DÉPLORABLE

Alfred Régimbert avait eu sa part de folâtries, dans sa jeunesse ; mais il avait fini par se fixer, et il célébrait justement, ce soir-là, le dixième anniversaire d'un mariage parfaitement heureux.

—Oui, dit-il, dans le cours de la petite fête organisée par ses amis ; j'ai eu ceci de bon, que

Et je ne perdis pas de temps, j'ai eu des sous : Alfred. Tu t'en souviens, Marie ?

Marie approuva par un sourire.

—C'est très romanesque, très touchant, s'écria quelqu'un de l'auditoire. Continuez.

—Alors, Marie abandonna son arbre, me regarda doucement et me dit : " Oh ! non, non ! " Nous retournâmes ensemble à la ville.

Et allant embrasser sa bonne moitié :

—Voilà comment nous en étions rendus quelques mois après à nous marier.

Quand les convives furent partis, Marie éprouva le besoin de demander une explication.

—Jo n'ai pas voulu te contredire ; mais où astu pêché cette idée de pique-nique ?

—Tu dois t'en souvenir comme moi. C'est encore tout frais dans ma mémoire. Le fait est que

GÉNÉROSITÉ INAPPRECIÉE



Aïa à sa petite sœur. —Pauvre Murielle, ça te mortifie de ne pas venir en soirée ?
Murielle. —Pas du tout. Il faut que je vous donne une chance de trouver des maris, avant de me montrer.

J'en étais sûr ! Continuez. Dites-moi tous les secrets de votre cœur.

—Mon cœur lui appartient.

—Bien. L'aimerez-vous toujours ?

—La chose dépendra de lui. Peut-être que sa mesquinerie le tuera.

—Hum ! Qu'entendez-vous par mesquinerie ?

—Il ne me fait jamais de cadeaux. Il ne m'amène jamais au théâtre. Il ne parle pas d'avoir des chevaux lorsque nous serons mariés.

—Continuez.

—Il y a longtemps que je désire une bague en diamants ; il ne me l'offre pas.

—Vous l'aurez ; continuez.

—Lorsque je sors avec lui, il ne me paie jamais une glace ou des huîtres.

mon instinct ne m'a jamais trompé. Je savais que je trouverais le bonheur avec cette brave petite femme. Marie a été mon seul et unique amour.

—Dites donc, interrompit l'un des jeunes convives, contez-nous comment le mariage s'est fait ! Voulez-vous ?

Une légère rougeur envahit les joues de Régimbert ; mais l'acclamation fut si générale qu'il fut obligé de se plier à l'invitation.

—C'est très simple, reprit-il ; je m'en souviens comme d'hier. Nous étions tombés dans un pique-nique à Vaudreuil, Marie et moi. Tu sais, Marie ?

Marie fit signe que oui, de la tête.

—A un moment donné, nous nous trouvâmes tous les deux à l'écart, assis sur un arbre renversé. Du bout de son parasol, ma compagne écrivit sur le sable : Marie.

j'y pense souvent. Ton refus m'avait fait une peine énorme.

—Quand je te dis que je ne suis jamais allé au pique-nique avec toi, je n'ai jamais vu Vaudreuil et je ne t'ai jamais refusé.

—Ah ! bah ! Cette fois-là, ça n'était pas toi ?

—Non, cher ; et depuis dix ans que tu n'es encore à cette aventure-là, tu ne m'as jamais mentionné le nom de la jeune fille à qui c'est arrivé. Je voudrais bien la connaître, en cas que je n'aie pas été ton seul et unique amour.

Visite de la Chambre :

—Regarde ; quo ce clou là-haut est drôle ?

—C'est peut-être pour suspendre la séance ?

—Évidemment.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

O! les enfants!

—Voyons, mon petit Daniel, comment distingueras-tu une bonne action d'une mauvaise?

—Rien de plus simple, papa : les bonnes actions montent et les mauvaises baissent.

Drôle, mais vrai :

—Voilà cinquante ans que je suis dans le commerce, et cependant on ne peut pas dire que j'ai blanchi dans le métier.

—Pourquoi donc?

—Je suis charbonnier!

Entre fiancés :

—Eh bien ! Monsieur Jules, vous ne regrettez pas la vie de garçon?

—Oh ! Mademoiselle, la cuisine des restaurants est si mauvaise !

Pensée d'un administrateur de journal :

"Un abonné modèle est celui qui lit son journal jusqu'à l'article de la mort."

Chez le coiffeur, rue S..., à Tours.

Deux messieurs, attendant leur tour, causent ensemble des différents moyens employés pour évaluer la consommation de l'électricité servant à l'éclairage.

Le garçon coiffeur, vrai Gascon de Gascogne, qui écoutait la conversation, dit alors :

—Ah ! chez nous, à Montauban, nous n'en cherchons pas tant, nous mesurons l'électricité comme le gaz, au mètre cube.

(Authentique.)

Le premier, natif de Gascogne.—Mon ami, quand zé souis malade, zé une fièvre telle que le médecin sé brûlé les doigts en mo tâtant le pouls.*L'autre, de Marseille.*—Moi, j'ai le pouls si chaud que le médecin, pour le tâter, se sert de pincettes.

Un cafetier se marie et initie sa femme au mystère du métier.

—Pour faire un bon mélange de café, je mets un quart de martinique, un quart de moka et un quart de bourbon.

—Et le quatrième quart ?

—Le quatrième ? Mais, je mets jamais qu'o trois quarts.

Un monsieur cherche un appartement avenue de Grammont :

—Deux mille francs, dites-vous ? Rien au dessous ?

—Pardon, Monsieur... la cave.

AMÉNITÉS FÉMININES

Lucie.—Voilà ce qu'on appelle un petit soulier, n'est-ce pas ?
Rêve.—Oui, très petit pour le pied.

UN BON PETIT CŒUR

*(Dans le tramway)*

Le petit Alphonse à une dame sans siège.—Voulez-vous prendre ma place, madame.

M. B... trouve, à son retour de la campagne, son appartement entièrement dévalisé et déménagé.

Furieux, à son concierge :

—Je vous avais recommandé de donner de l'air ; mais pas à mes meubles.

Les enfants bavards

Au moment où madame termine sa toilette pour sortir, arrive une amie en visite imprévue.

On envoie bébé au salon.

—Ta maman est là ?

—Oui, Madame.

—Elle ne m'attendait pas, hein ?

—Pour sûr... même qu'elle a dit que, si elle avait su, on serait sorti plus tôt !

Toto est furieux.

On l'a relégué tout seul à la petite table.

—Quand tu auras de la barbe lui a-t-on dit, tu mangeras avec papa.

—Là-dessus le chat saute à côté de lui.

Toto le repousse avec une tape :

—Toi, tu as de la barbe, va manger avec papa !

Une bien étrange enseigne de marchand de vins, trouvée rue Lamartine :

Au comptoir inoffensif

Le comptoir, soit ; mais ce qu'on boit dessus ?

Sur une tombe, au cimetière la Salle :

FAMILLE PICON

REGRETS AMERS

L'ironie au villa. Entre électeurs et élu !
—Ben not' député, vous devez à c't'heure être joliment riche.

—Et pourquoi donc ?

—Dame, depuis six mois tantôt que vous êtes à la Chambre vous avez pas seulement ouvert une seule fois la bouche, et comme on dit que l'silence est d'or !...

!!!

Au faubours Saint-Germain, le valet de chambre annonçant :

—Monsieur le baron Lefèvre.

—Pourquoi m'appellez-vous baron ? Je ne suis pas baron du tout.

—Oh ! ce n'est pas pour vous, Monsieur, c'est pour la maison.

A la campagne :

La maman.—Lili, qu'as-tu fait de ton parapluie ?

Lili (huit ans).—Mais, maman, papa dit toujours que c'est un pépin ; alors, moi, je l'ai planté dans le jardin... pour avoir des pommes.

Voici une enseigne cueillie sur les bords du Cher :

AU RENDEZ-VOUS DES PÊCHEURS A LA LIGNE

Puis, au-dessous :

POISSONS VIVANTS A EMPORTER

Le moyen de ne pas rentrer bredouille à la maison, quoi !

Les derniers moments d'un condamné à mort :

—Que désirez-vous prendre avant l'exécution ?

—Je voudrais des flageolets.

—Mais ils ne seront mûrs que dans trois mois.

—Ça m'est égal, j'attendrai, je ne suis pas pressé.

PLAIE ROUVERTE



I

Lady Malbrough — Oui ; c'est mon Fido ! Mort ce matin ! Faites-le revivre dans la marbre, je vous en prie.



II

Et l'artiste se mit à la besogne.



III

Il eût de faire un chef d'œuvre.

LES MESSAGERS FIN DE SIÈCLE

Si ce qui suit n'est pas mentir, c'en est bien proche ; et nous en donnons la formule à nos lecteurs précisément pour les dégouter du sale métier. Baptiste n'est pas encore fort âgé ; mais il promet. Son patron qui l'a envoyé en message, prend des nouvelles de sa mission.

— Et tu as déposé cette note chez madame Verger ?

— Oui, monsieur, mais elle était allée aux courses.

— Tu as laissé la lettre à la servante ?

— Non, monsieur ; la servante venait précisément de sortir.

— Mais si la servante était sortie, comment as-tu appris que madame était partie pour les courses ?

— Par la force du bon sens. Vous savez ce que c'est : porte fermée, volets clos : chien qui aboie, et personne pour ouvrir. C'est pourquoi j'ai rapporté la note.

— Ça n'est pas suffisant. Retourne ; sonne encore, et longtemps ; puis attends la réponse.

— Très bien, monsieur, répond Baptiste avec conviction.

Mais revenant sur ses pas.

— Pardon, monsieur ; j'ai oublié de demander où c'est.

LES SEULS PLEURS D'AMOUR

(Pour le SAMEDI)

L'Amoureux, palpitant d'angoisse, vient d'apprendre par sa mère que la main de sa Bien-aimée lui était refusée ; pour toute réponse, il



IV

Le fait est que jamais glaise n'avait pris une telle apparence de vie.



V

Ce fut l'état pour Lady Malbrough, qui, oubliant que ce n'était que la maquette,

dit — simplement — avec ce calme effrayant des froides colères : "Qu'on selle mon cheval, je m'en vais !"

Alors, ce fut une course effrénée par la campagne. La bête, allée par l'aiguillon incessant d'un éperon inaccoutumé, s'emballa en un galop formidable... Dans cette chevauchée éperdue, les haies étaient franchies, les ruisseaux traversés — sans que l'allure du magnifique animal en fût seulement ralentie !

Toutefois, dans une descente vertigineuse, le cheval — au pied pourtant si sûr — "buta" contre une pierre, et lourdement s'abattit. Projeté violemment à terre, le cavalier se releva — sans un cri, pour relever d'une vigoureuse cinglée l'animal tombé. Il allait frapper — quand la pauvre bête tourna vers son maître sa bonne et fine tête...

... Au sang qui rougissait les naseaux haletants, le cavalier reconnut l'épuisement suprême et devine — à l'éclat vitreux des yeux troubles — l'approche de la mort !

Alors, oubliant ses propres blessures de l'âme comme du corps, l'homme prit en ses bras la belle tête du cheval, et — le flattant — lui parla, doucement, comme à un bon serviteur...

Sous cette affectueuse caresse, la bête expirante tressaillit de bonheur : dans ses beaux yeux mourants passa un regard si vraiment humain — que ce même homme, qui n'avait pas eu de larmes pour la ruine de son amour, pleura comme un enfant la mort de son cheval fidèle !

JULES BONGRAND,

Correspondant Parisien du "SAMEDI."



VI

ne put s'empêcher de sauter au cou du regretté défunt :



VII

quand un cri d'angoisse interrompit les douces effusions.



VIII

Fido était en train de retourner en poussière plus vite encore que la première fois.

LES GRANDES MARQUES DE CIGARE



LE FIN DE SIÈCLE.

LA CULTURE DU TABAC (1)

(Suite)

Dépeuilage.—Quand le tabac est bien sec, et que la tige de la feuille n'a plus de sève, aux premiers temps doux et humides il devient suffisamment souple pour que la feuille s'enlève facilement de la tige. Pour cela, vous le retirez d'abord des bâtons et le mettez en tas, puis vous dépouillez la feuille, attachez et mettez en paquets d'environ 1,5 à 1,6 de livre chacun. Le paquet se trouve formé en enveloppant d'une feuille, et en rentrant dans le milieu les extrémités afin de les bien serrer.

Il devrait, si la qualité de la récolte le permet, y avoir quatre sortes de tabac : jaune, clair, sombre et second.

Le tabac descendu, celui qui est chargé de le choisir prendra chaque plante et en arrachera les feuilles défectueuses qui se trouveront prises dans le gros bout de la tige, il passera ensuite la plante à une personne qui en enlèvera toutes les feuilles claires et, au y a des feuilles jaunes les mettra de côté jusqu'à ce qu'il en ait assez pour en former un paquet, puis, la repassera à une troisième qui enlèvera les têtes. Chacun des dépouilleurs quand il a suffisamment de feuilles dans les mains pour en former un paquet les jette de côté.

Le dépeuilage ne doit jamais être fait par un temps sec ou âpre, sinon le tabac doit être empaqueté au sitôt dépouillé; le meilleur moyen est de rien descendre que ce qui peut être commodément attaché en quelques heures, mais, si le planteur le désire, il peut en descendre une grande quantité et le mettre en gros paquets, puis le couvrir avec des tiges ce qui permettra de le garder sans danger pendant quelques jours et de le dépouiller par n'importe quel temps; cette opération néanmoins occasionne une grande perte de temps.

Le tabac ne doit jamais être trop humide quand on met les tiges en paquet, car il peut s'échauffer et les feuilles se collant aux tiges sentent mauvais, changent de couleur et pourrissent même si on les abandonne trop longtemps en cet état.

Mise en tas.—L'opération de la mise en tas du tabac exige, avant tout, du jugement et de la propreté; deux billots devront être établis parallèlement à 30" de distance entr'eux et l'intervalle rempli de bâtons afin de préserver le tabac de l'humidité du sol.

Les paquets sont alors pris un à un, étalés et égalisés, ce qui se fait le plus facilement en les plaçant contre la poitrine, lissant les feuilles du haut en bas et les égalisant avec la main droite, on passe alors deux paquets à la fois à l'empaqueteur qui les dépose et les presse avec ses mains; ils sont disposés deux à la fois et en ligne droite,

la partie large du paquet légèrement en saillie sur les deux suivants, les têtes en dehors et les queues simplement les unes au-dessus des autres et se suivant régulièrement.

Le tas étant à une hauteur convenable on devra mettre quelques bâtons en travers afin de le tenir en place. Il faut y porter grand attention, et, s'il s'échauffe, le défaire immédiatement et le reconstruire moins haut en ayant grand soin de ne le pas presser en le dé faisant, afin de laisser facilement pénétrer l'air.

Il faut à présent mettre le tabac en état d'être emballé.

Les feuilles claires, jaunes et les seconds tabacs sont généralement en état dans les tas que je viens de décrire, mais pour les feuilles ternes il vaut mieux les accrocher aussitôt qu'elles sont dépouillées. Si les seconds tabacs et les clairs ne se sont pas tout à fait séchés dans les tas, ils devront être accrochés dans la maison afin d'en achever la dissiccation. L'accrochage du tabac doit se faire de la manière suivante : procurez-vous de petits bâtons bien unis au couteau et conservez pour cet usage en les séchant, suspendus ou en tas, aussi parfaitement que les têtes de tabac. Aux premiers jours humides et aussitôt que le tabac est assez souple, décrochez-le ou, s'il est en tas, dérangez-le car sans cela il deviendra trop sec et se cassera en le maniant; mettez-le en quatre ou six rangs de tas, de longueur et hauteur convenables, le plus haut est le mieux et serrés afin que les feuilles soient le moins possible exposées en dehors des tas.

Tout étant fini, placez des bâtons ou billots sur le dessus des tas afin de les bien presser et le tabac se conservera en parfait état pour être empaqueté à n'importe quel moment et par n'importe quel temps, si la mise en tas a eu lieu dans de bonnes conditions.

Empaquetage.—Un temps doux est le meilleur moment. On choisit un bon muid de la capacité

fixée par la loi, soit 40" de hauteur et 52" en longueur, n'importe quel bois peut être employé pour sa confection, mais le meilleur est naturellement le plus résistant et le moins lourd, tel que le gommier, le hêtre, le bouleau ou le peuplier.

Aucun muid ne devra peser plus de 100 livres et les douves, en chêne rouge ou tout autre bois convenable, plus de 90 livres.

Les tabacs étant en bon état et les muids préparés, le premier beau jour sera celui choisi pour l'emballage. Observons en passant que lors de la mise en tas, tous les paquets qui étaient mous ou avaient mauvaise odeur auront été mis de côté et étalés au soleil afin de les bien sécher; prenez les mêmes précautions lors de l'emballage.

Un homme est placé dans le muid, sans chaussures, il place un paquet à la fois en cercle, commençant par le milieu et élargissant chaque cercle de façon que le dernier arrive aux douves; un simple rang de paquets est alors placé tout autour du bord des têtes du dernier cercle, puis en travers du muid parallèlement avec le dernier en tenant toujours le milieu plus haut, cela forme une couche. Ces couches sont continuées jusqu'à complet remplissage du muid, l'homme qui empaquete pressant avec ses genoux chaque paquet et chaque couche et de temps à autre les tassant fortement des pieds, mais toujours tout autour et en travers afin d'en placer le plus possible.

Ceci termine le travail compliqué et incessant exigé par ce si intéressant produit.

(A suivre.)

L'ATTRACTION DES TYPES CONTRAIRES

Le moraliste.—Les meilleurs mariages sont toujours ceux qui se font entre caractères tout à fait opposés.

Sanslesou.—C'est donc cela que je n'ai de penchant que pour les filles riches!

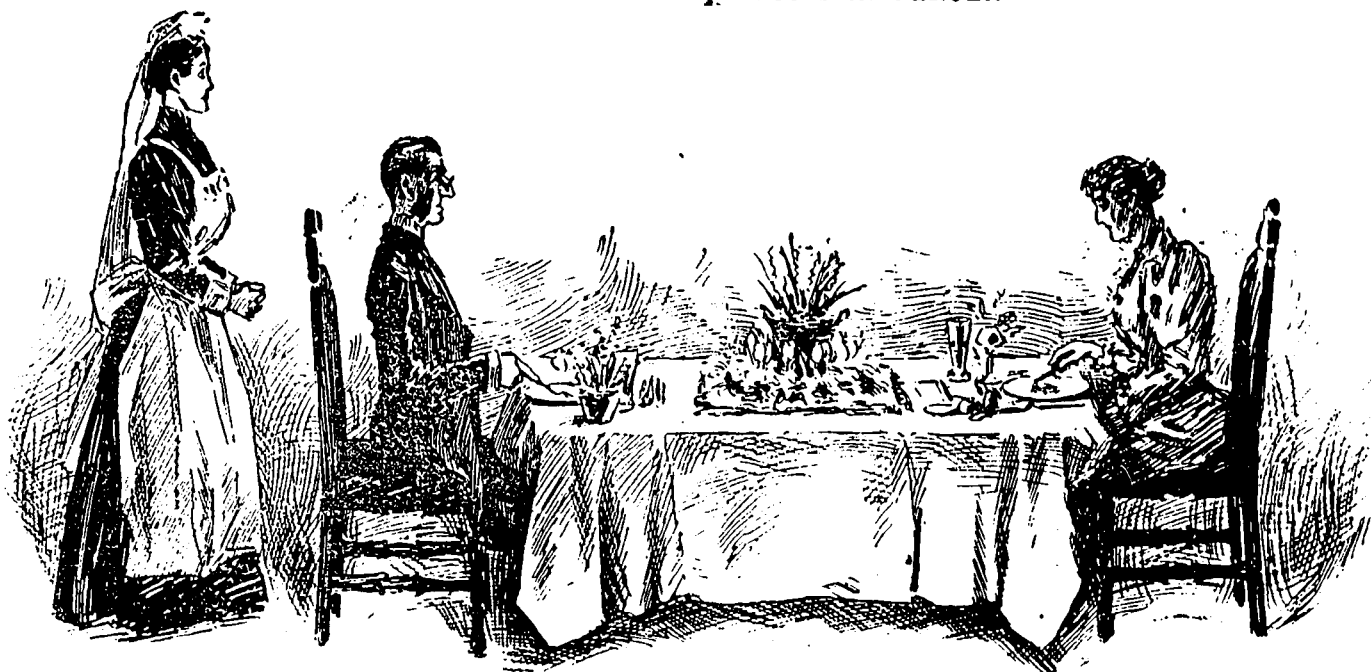
VOYAGE INSTRUCTIF



(1) Tous les documents qui ont servi à cette étude nous ont été communiqués par Monsieur J. M. Fortier, manufacturier du cigare "Crème de la Crème."

—Dire que nous visitons l'Italie depuis quinze jours et que nous n'avons pas encore vu un champ de macaroni!

COMMENT LA VÉRITÉ FINIT PAR PERCER



I
Monsieur (au déjeuner). — Ces côtelettes ne me paraissent pas aussi bien faites que de coutume.

THEATRE ROYAL

VARIÉTÉS

Jamais peut-être le Théâtre Royal n'a donné mieux que cette semaine.

"Kamochi" est une prestidigitatrice que Herman ne désavouerait pas.

Les "Dunbars" sont merveilleux de force, d'agilité dans leurs jeux de trapèze.

Le mime Layman est extraordinaire, quand il se grime suivant tous les types de la salle.

Les marionnettes de "Deaves" sont ni plus moins que la perfection du genre.

Et "Omene", du Midway Plaisance de l'Exposition Universelle, danse comme les Circassiennes.

La semaine prochaine, n'oubliez pas les deux représentations au bénéfice des employés du Théâtre Royal, lundi 2 juillet, après-midi et soir.



II

La fille de table à la fille de chambre. — Monsieur a trouvé les côtelettes horribles.

LA FEMME MISE EN MUSIQUE

La femme à 15 ans est un *Arpeggio*.

- " 20 " *Allegro vivace.*
- " 30 " *Crescendo con forza.*
- " 40 " *Andante.*
- " 50 " *Rondo finale.*
- " 60 " *Tremolo.*

BIEN DOUÉ

Une espèce de monstruosité humaine, privée d'un œil, les jambes en tire-bouchons, avec aggrémentation de pied bot, un seul bras et pas de mains, se tient sur la Place d'Armes.

Une bonne âme lui pose des questions.

— Etes-vous seul dans le monde ?

— Pardon, nous sommes sept frères.

— Mais alors pourquoi les autres n'ont-ils pas soin de vous ?

— Il n'y a que moi qui sois capable de gagner ma vie.



III

La fille de chambre au pays. — Monsieur dit que la cuisinière ne sait pas faire une côtelette, ni quoi que ce soit.

LA MISÈRE DES VILLES

Le paysan, retour d'une promenade à la ville. — Je n'avais pas d'idée que les servantes de la ville étaient aussi bêtes.

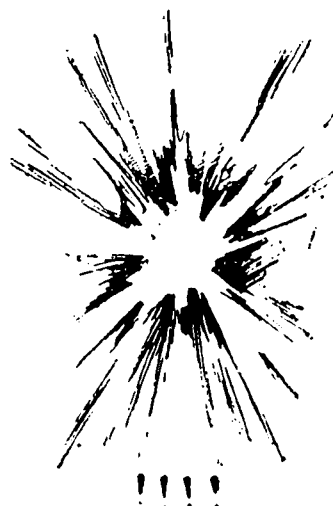
La mère Penout. — Comment donc ?

Le paysan. — Aux repas, par exemple, ce pauvre Louis, il a toutes les mières du monde pour manger. La cuisinière ne peut lui faire qu'un plat à la fois ; ça arrive comme cela sur la table de temps en temps.



IV

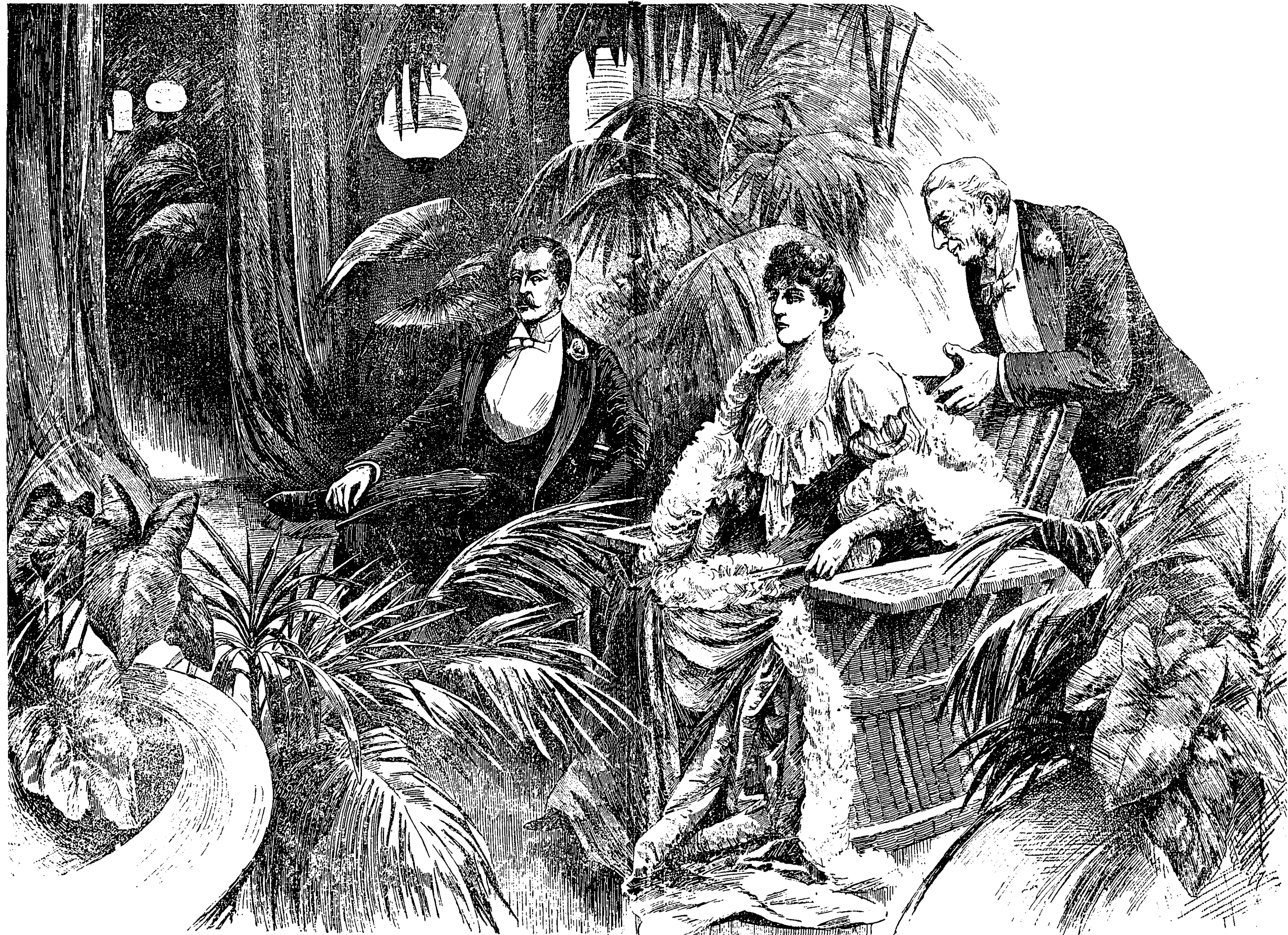
Le pays à la cuisinière. — Le maître vous traite d'idiote ; il dit que vous ne savez pas plus faire la cuisine qu'un ourang outang et que vous allez passer la porte.



V

Et, alors, bang ! dans la cuisine !

LES GAFFES



La vieille scie qui persiste à importer un couple au lieu de rester seul.

LE TOMBEAU DE MARIUS

Le mazot était rose, avec des volets verts. Il ouvrait ses deux fenêtres sur un chemin pierreux qui gravissait tortueusement le coteau, entre des murs à demi écroulés de pierres sèches, dont les brèches laissaient apercevoir de modestes enclos où croissaient de pâles oliviers, de sombres cyprès, des iris et des églantiers.

A ce mazot rose coiffé d'un toit de chalet suisse s'accotaient des rocailles bizarres, qui affectaient la façon de grottes lilliputiennes et de ponts minuscules, et, pour ajouter à l'étrangeté de son aspect, une sorte de tour carrée éérasait tout le jardinet de sa massive importance.

C'était le réservoir gigantesque des rares eaux pluviales nécessaires à la fécondité du jardin où poiriers, abricotiers, pêchers croissaient autour d'un grand cerisier dominant un peu d'ombre et quelques fruits. Ils en cussent sans doute produit davantage, si le maître du lieu ne se fût amusé, en les soumettant à des tailles pleines d'imprévu, à les affubler de physionomies plus ou moins chinoises.

Tels qu'ils étaient, mazet et jardin excitaient l'envie et l'admiration de tout le voisinage. Mais nul n'ayant autant de loisirs que M. Marius Cottonnet pour enjoliver son enclos, sa *villa de Bel Air* damait le pion à toutes ses rivales des environs de Nîmes.

Ce nom de *Bel Air* lui convenait, car elle ne manquait ni de tournure, ni de vent.

Penchée sur un monticule aride, derrière la tour Magne, exposée au mistral et grillée par le soleil, l'étrange maisonnette ne pouvait passer inaperçue des promeneurs de la route, avec les découpures ajourées de son toit sur le ciel clair et l'altière tournerie de la mince tourelle qui la flanquait.

Cette tourelle, l'orgueil de Marius Cottonnet, lui avait pourtant ménagé une fâcheuse surprise ; soit qu'il n'eût pas bien pris ses mesures, soit au contraire qu'il eût pris du ventre durant sa construction, une fois bâti, il lui fut impossible de pénétrer dans ce svelto donjon qui faisait songer à une asperge... Alors, comme il avait l'âme poétique, il y logea des tourterelles qui vinrent distraire son célibat.

A cinquante-six ans, Marius Cottonnet était toujours garçon.

Son enfance avait été délicate, sa jeunesse tendrement surveillée par une mère à qui il avait pieusement consacré son âge mûr, tout en exerçant avec exactitude, méthode et économie son état de taffetassier.

D'ouvrier il devint patron, puis, quand il eut perdu sa vieille mère et amassé une petite fortune, il dit adieu à la navette et se construisit un mazet.

Ce mazet était son enfant et sa gloire. Il en avait été l'architecte, le maçon et le décorateur. Il en était aujourd'hui le jardinier. Il lui donnait tout son temps, tous ses soins, et ne rêvait que des perfectionnements à apporter à *Bel Air*. Aussi, lorsqu'après une journée de travail au soleil, il se reposait, sur le coup de six heures, à l'ombre de son cerisier, la traditionnelle absinthe des méridionaux baptisée de l'eau de sa citerne dont il s'abreuvait l'emportait-elle pour lui de beaucoup sur le nectar des dieux, dont jamais d'ailleurs personne n'a encore goûté.

De temps en temps, bien qu'il gardât son mazet comme un mari jaloux garde sa femme, il amenait un ami à *Bel Air*, pour lui montrer un enjolivement nouveau. Celui-ci, émerveillé des splendeurs du lieu s'étonnait que Marius y vécût seul.

"Té ! lui disait-il, quand on possède un aussi grandiose mazot, on se marie, péchaire !"

Marius secouait négativement la tête. Il n'avait pourtant pas

LA MODE AVANT TOUT



I
Le dessin que madame Swastrius avait choisi dans son cahier de modes :

II
et qu'elle porte encore, avec tout d'élegance.

PAS DE SOIF, PAS DE PLAISIR



— Il a été fort bête, ce bal ; une affaire manquée !

— Comment cela ?

— Tout le monde est sorti de là dans un état stupide de sobriété.

mauvaise opinion de lui, il n'eût pas sans cela été de son pays ; mais après deux tentatives matrimoniales infructueuses, l'une auprès d'une veuve bien rentée, l'autre auprès d'une jolie et accorte jeune fille, que sa figure joviale et rubiconde, ses cheveux grisonnants mais encore touffus, ses bons gros yeux clignotants, ses lourdes mains et sa respectable bedaine n'avaient point séduite, il était rentré chez lui sans trop de regrets ; il avait repris ses habitudes quotidiennes et méthodiques de célibataire sage qu'une femme eût certainement bouleversées.

Le temps passa. Les hivers succédèrent aux étés, et Marius agrémentait toujours son mazet de quelque décoration nouvelle.

Un jour vint pourtant où il eut beau le regarder sur toutes les faces, il n'y trouva rien à ajouter. Le chef-d'œuvre était complet, il fallait s'en tenir là. Le jardin lui-même, suffisamment planté, les ifs taillés avec art ne demandaient qu'un peu d'entretien. Alors, que faire ? Comment employer les loisirs des années futures ? car s'il venait de franchir la soixantaine, Marius

Cottonnet se portait bien, et la Parque maudite ne le menaçait encore que de loin de ses vilains ciseaux. Néanmoins il s'apitoyait sur son propre sort. Bien qu'il fût bon, donnât aux pauvres et eût quelques amis, à force d'avoir vécu seul, malgré les qualités affectives de son âme demeurées sans emploi, il ne s'intéressait guère qu'à un seul individu qui portait ses noms et prénoms. Son passé satisfaisait sa conscience ; son présent, son amour-propre de petit rentier ; mais depuis que l'achèvement parfait de son mazet lui laissait le temps d'y songer, son avenir l'inquiétait.

Il apercevait ce que les uns appellent le mur, et les autres le trou, s'élever ou s'entr'ouvrir dans une morne solitude. Une fois disparu, qui songerait à lui ? Personne, si ce n'est peut-être le nouveau propriétaire du mazet qui était son orgueil, et seulement pour dire :

"Est-il bête, ce Marius, d'avoir bâti une si petite tourelle !"

Ce qui avait été le regret de toute sa vie serait aussi celui de son successeur. Eh ! mais, tant pis ! quelle œuvre humaine est parfaite, et que lui importait qu'un imbécile quelconque le trouvât bête ! Mais néanmoins il aurait voulu que son nom restât attaché à quelque chose de mieux qu'une tourelle ratée, et que quelqu'un après lui, tout en jouissant de ses soixante mille francs de fortune et de son mazet, eût soin et souci de sa dernière demeure.

Il avait toujours aimé être bien chez lui, tout ce qui l'entourait était propre et coquet ; et il lui importait qu'il en fût toujours de même ; après s'être heurté au mur ou avoir glissé le trou.

ENSEIGNE DÉCEVANTE



—Diable ! Ces gens de la ville ! Les voilà qu'ils font cirer, maintenant, l'intérieur de leurs chaussures !

Enfin, de ses méditations funèbres sortit une trouvaille, et tout fredonnant et tout gai, plus alerte que jamais, Marius prit un beau matin le chemin de la ville.

II

Il descendit allègrement le chemin rocailleux qui de Bel-Air tombait sur la route poussiéreuse. Sous son parasol blanc et son large chapeau de manille, la nuque couverte de son mouchoir, il bravait les rayons du soleil et chominait, escorté du chant des cigales, qui faisaient fête à la chaude matinée.

Un haut mur, dominé par la tête ronde des sapins touffus et la flèche aiguë de vieux cyprès, s'élevait à gauche de la route que suivait Marius. Il s'arrêta devant la large porte ouverte dans ce mur, ferma son parasol, enleva le mouchoir qui couvrait sa nuque, s'en épongea le front et franchit résolument le seuil de ce champ du repos. Car c'était un cimetière calme, ombreux, magnifique qu'enfermait cette enceinte.

D'un pas ferme et délibéré, à travers le dédale des tombes, Marius arriva en un lieu non encore habité, où les pervenches et les iris croissaient parmi les ronces pittoresques, les lianes capricieuses et les lierres grimpants.

De là, il s'orienta, et dans une échancrure arbres, sur le morceau de ciel qu'elle encadrait, Bel-Air se profilait orgueilleusement.

—Je ne me suis pas trompé, pensa Marius satisfait, je vois ce coin de Bel-Air, comme je vois Bel-Air de ce coin. Ce coin est à moi ! Et allongeant le pas, il mesura sur le sol environ trois mètres carrés et sortit satisfait du funèbre enclos.

Une heure après, soufflant un peu, il gravissait les trois étages d'une maison blanchâtre, plate et laide, d'un des monotones faubourgs de Nîmes.

Sur le palier où il s'arrêta ouvraient plusieurs porte. L'une d'elles portait l'indication suivante : "Antonin Fabre, sculpteur architecte." Il y frappa... "Entrez !" répondit aussitôt une jeune voix masculine. Marius tourna le bouton et se trouva vis-à-vis d'un grand jeune homme en blouse, qui modelait une figurine de cire, devant une table couverte de papiers, de plans et de croquis.

Le jeune homme se leva et vint avec empressement au-devant du visiteur.

"Un client, peut-être," pensa-t-il, tout en passant sa main maigre et fine d'artiste dans ses cheveux bruns, pour leur donner un meilleur tour. Puis, d'un mouvement rapide, il dégacha sa taille élancée de sa longue blouse, et offrit à Marius l'une des deux chaises du petit atelier.

"Monsieur Antonin, dit alors l'ancien taffe-

tassier, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Je connaissais même votre père. Nous fréquentions autrefois la même école. Il était devenu menuisier, et son état, paraît-il, ne vous a pas convenu ?

—En effet, monsieur, mes dispositions pour le dessin ont fait que...

—Que le conseil général vous a donné une bourse pour travailler à Paris ; que vous y avez acquis du talent et que la besogne ne vous fait pas pour.

—Elle me fait plaisir au contraire, monsieur, répliqua le jeune homme.

—Eh bien, reprit Marius, je viens vous proposer une affaire. Votre double qualité de sculpteur et d'architecte vous rend tout à fait propre à la mener à bien. Il s'agit d'un tombeau."

Antonin crut devoir prendre un visage plus grave, et d'un ton composé nemanda :

"Ce tombeau, monsieur, est pour quelqu'un qui vous est cher, sans doute ?

—Je crois bien ! répondit Marius secoué par un gros rire, à la grande stupéfaction d'Antonin, je crois bien, mon ami ; c'est pour moi !

—Pour vous ?

—Mais oui, cela n'est pas surprenant, ce me semble ! Je finirai tout comme un autre, n'est-ce pas ? et comme j'ai l'habitude d'être bien logé, je me préoccupe de ma dernière demeure, naturellement. Si j'ai songé à vous, mon ami, c'est que vous êtes le fils d'un vieux camarade ; de plus, vous me semblez un brave garçon ; aussi, tandis que vous travaillerez à mon tombeau, je travaillerai à votre bonheur. Or, voici ce que je vous propose. Faites un projet de ce monument funéraire. Bel-Air m'appartient, vous connaissez bien Bel-Air ?

—Monsieur, je ne me rappelle pas... répondit Antonin hésitant.

—Comment, vous ne connaissez pas Bel-Air, ce beau mazet qui domine tout Nîmes, par-dessus la tour Mazne ?

—Je sors peu, monsieur, je travaille beaucoup et...

—Si vous ne connaissez pas Bel-Air, mon ami, reprit Marius, en abattant sa grosse main sur le genou du jeune homme, vous le connaîtrez et

DÉCEPTION



Toto.—Est-ce que j'irai dans le ciel si je meurs ?

La maman.—Oui, si tu fais un bon petit garçon

Toto.—Ma petite cousine aussi ?

La maman.—Certainement.

Toto.—Que je suis content ! Y seras-tu, toi aussi, avec papa ?

La maman.—L'espère que oui.

Toto.—C'est n'est pas si amusant, le ciel !

vous verrez que j'ai du goût, que j'aime l'élégance et les ornements. Ainsi, ne craignez pas d'en mettre sur votre projet, et au milieu des guirlandes vous placerez mon buste. Qu'en dites-vous ?

—Très intéressant, répondit poliment l'artiste.

—Je fournirai la pierre pour le tout, poursuivait Marius, mais je ne vous donnerai pas un sou.

—Alors, monsieur...

—Attendez, mon ami ; j'ai dit que je voulais faire votre bonheur, je tiendrai ma parole. Si je vous payais, je vous donnerais quelques méchants billets rapidement dépensés. Or, ne vous payant pas, je vous désigne comme mon unique héritier.

—Mais, monsieur.

—Foi de Marius ! fit le taffetassier en étendant la main. Mais vous vous dites peut-être : le bonhomme n'a ni sou ni maille. Détrompez-vous. Je possède soixante mille francs de fortune et ma villa de Bel-Air. Cela vous convient-il ?

—Cela me convient trop, monsieur, et je crois rêver.

—Non, vous ne rêvez pas, mon enfant, mon cher enfant, laissez-moi vous appeler ainsi, dit Marius en s'attendrissant. Mais pour entrer en possession de mes biens, vous aurez encore à vous engager à entretenir le tombeau que vous m'aurez bâti, dans le bel état où vous le trouverez à l'heure de ma mort."

Marius termina sa phrase dans un sanglot, puis il se moucha bruyamment.

Antonin, s'il n'avait pas affaire à un fou, ne pouvait pas faire grise-mine à une pareille aubaine ; et il s'engagea à porter dès le lendemain à Bel Air un projet de tombeau.

III

Après le départ de Marius, le jeune artiste, encore abasourdi de ce qu'il venait d'entendre, se frotta les yeux. Il avait dû dormir, être le jouet d'un songe. Non, un bouton du gilet de Marius gisait là, sur le carreau, attestant de l'existence du taffetassier.

Prestement, Antonin se mit à l'œuvre. Le sort allait-il lui devenir favorable, et l'artiste besoigneux se transformait-il vraiment en héritier ?

La fortune lui était d'autant moins indifférente que, comme tous les hommes de vingt ans, il avait son roman, et que ce roman, faute d'argent, menaçait de ne jamais se dénouer.

Il aimait une jolie fille qui avait été sa camarade d'enfance, mais ne possédant comme dot que ses yeux noirs, son teint frais, sa longue chevelure et ses jolis doigts ; et les parents de la belle enfant trouvaient fort sagement que misère et pauvreté ne pouvaient faire que fort mauvais ménage.

Quand Antonin gagnerait de quoi faire vivre

CONSTANCE ÉPROUVÉE



Alfred.—A quoi pensez-vous ?

Eli.—Comme le temps passe vite, lorsqu'on éprouve le bonheur parfait ! Dans trois minutes, il y aura un quart d'heure que nous serons fiancés.

ECHOS DU CAMP DE COXEY

IV



Rob partout. — Sapristi ! On t'a comblé dans cette maison !
Gadobon. — Je n'ai eu qu'à demander. Le fait est que ça été aussi facile que si je l'avais volé.

un ménage, on la lui donnerait. Mais Antonin gagnait à peine de quoi soutenir son grand corps fluet ; et il ne pouvait songer à infliger à sa compagnie un jeune qui risquerait fort de compromettre ses aimables attraits.

Avec un semblable héritage en perspective, les événements changeaient de face. L'économie ne serait pas nécessaire, et comme l'eau va toujours à la rivière, les travaux afflueraient, cela ne faisait aucun doute.

Ce fut donc soutenu par les plus rians espoirs qu'Antonin termina le croquis d'un fort élégant tombeau néo-grec, svelte, pur de forme et de proportions, qu'il porta tout triomphant chez Marius.

Celui-ci l'attendait. Il l'accueillit avec un jovial empressement, mais le sourire qui illuminait sa large face s'éteignit quand il contempla le dessin.

— Le projet ne vous plaît pas ? demanda Antonin surpris, car il était content de son œuvre.

— Eh bien ! non, ce n'est pas ce que j'avais rêvé. C'est trop sec, trop droit c'est pauvre.

— Ah ! vous voulez des ornements ?

— Voyez mon mazet, et vous comprendrez mon goût. N'en faites pas la copie, mais inspirez-vous de cet idéal.

Antonin se mordit la lèvre pour ne pas rire.

— Soit, dit-il, je vais faire un autre croquis. Tenez, là, sur le coin de cette table, ce ne sera pas long.

Alors il se tortura la cervelle pour mettre daplomb une bizarre fantaisie, dont Marius suivait avec intérêt la création. Il donnait même des avis au jeune artiste, faisant ajouter un fleuron ou une palme, élever une arcade, élargir une pyramide ; et quand il dit à Antonin :

— C'est bien !... le buste du talletassier s'épanouissait, enguirlandé des attributs de son ancien métier, au sommet du plus étrange monument qui soit jamais sorti du crayon d'un architecte.

Un jardinet enfermé dans une balustrade de pierre extrêmement monumentée devait entourer le tout.

— Ce sera vraiment le tombeau d'un grand homme ! s'écria-t-il.

— Je crois bien, répondit Antonin, le tombeau de Marius.

— Le tombeau de Marius ? vite, vite, ajoutez une banderole sur laquelle vous écrirez : " Le tombeau de Marius ! " et maintenant, donnant, donnant : voici, mon cher enfant, la copie du testament que j'ai déposé chez mon notaire et par lequel je vous institue mon unique héritier."

Si le tombeau de Marius réalisait toutes ses espérances, lui ne réalisait pas aussi vite celles du pauvre Antonin.

Fort du testament du talletassier, il s'était marié ; et puis, les années succédant aux années, il avait vu sa famille augmenter rapidement, et il lui fallait nourrir une femme et trois petites bouches affamées, qui ne se contentaient pas d'espérances. Tandis qu'il se tuait de travail et que ses cheveux blanchissaient, Marius repiquait une sorte de jeunesse nouvelle et s'épanouissait dans une prospère rotondité. La promenade quotidienne qu'il faisait de son mazet au cimetière et du cimetière à son mazet devait être fort hygiénique ; car il n'avait jamais été plus frais, ni de meilleure humeur.

Il entretenait lui-même son tombeau, sarclait, binait, arrosait le petit jardin qui l'entourait, et semblait même préférer sa demeure future à sa demeure présente de Bel-Air.

Il y ornait de plantes rares extérieurement ; de tapisseries, de coquillages, de vases de verre et

pour les distraire, il y conduisait Antonin et sa famille, puis l'on remontait souper au mazet.

— C'est un chef d'œuvre, mon enfant, que tu as fait là, disait-il au pauvre artiste, en lui frappant sur l'épaule, et tu as rendu nos deux noms immortels."

Mais le plus immortel des deux semblait bien devoir être Marius. Antonin, décidément, n'avait point fait une brillante affaire ! et ce monument qui excitait l'orgueil de son propriétaire, ne donnant qu'une très faible idée du goût de son architecte, on ne le recherchait guère pour d'importants travaux. Forcé lui était de vivre de brouilles.

Un matin de mai, sentant que son café au lait ne passait pas très bien, Marius Cottonnet descendit de Bel-Air au cimetière, comptant que cette petite promenade prendrait son habituel et salutaire effet.

La matinée était radieuse, mais l'oppression qu'éprouvait le brave homme ne céda pas à la fraîcheur de la brise.

Néanmoins, il se mit à l'ouvrage dans le jardinet de son tombeau, et, le sécateur en main, fit la toilette de ses rosiers.

Des étrangers justement visitaient le cimetière. De loin, Marius les voyait venir, et malgré son malaise persistant, il riait en dedans, en songeant à l'admirable surprise qui les clouerait pour sûr devant son monument.

Enfin ils s'approchèrent, et levant le nez, l'un d'eux s'écria :

— Tiens ! le tombeau de Marius !

— Marius ? quel Marius ? le bonhomme de là-haut ? répondit son compagnon. Il n'a pas le nez antique, cet imbécile-là !

— Pourquoi, imbécile ?

— Dame ! quand on consent à loger dans une pareille horreur...

— C'est vrai qu'elle est cocasse cette demeure dernière."

Ils se disposaient à poursuivre leur chemin, lorsque, comme un spectre, Marius se dressa devant eux, étendant le bras.

— Imbécile ! horreur ! cocasse ! " murmura-t-il en bégayant ; et l'apoplexie qui le menaçait le foudroya sur le seuil de son tombeau.

Il y dort maintenant en repos ; et si son âme voltige parfois en un léger feu follet, elle doit être consolée de l'affront terrible qui l'a détachée de son épaisse enveloppe. Le jardin est toujours embaumé, fleuri, ratisé, propre comme un boudoir, et l'on n'a rien changé à l'atroce décoration du tombeau ; mais ce qui est mieux encore, c'est qu'une famille heureuse vit à Bel-Air, et se souvient du bonhomme Marius.

Louis de CHATILLON.

SOL INGRAT

C'était ma première sortie en dehors du village. J'allai tout droit vers le premier paysan pour avoir des nouvelles de la récolte.

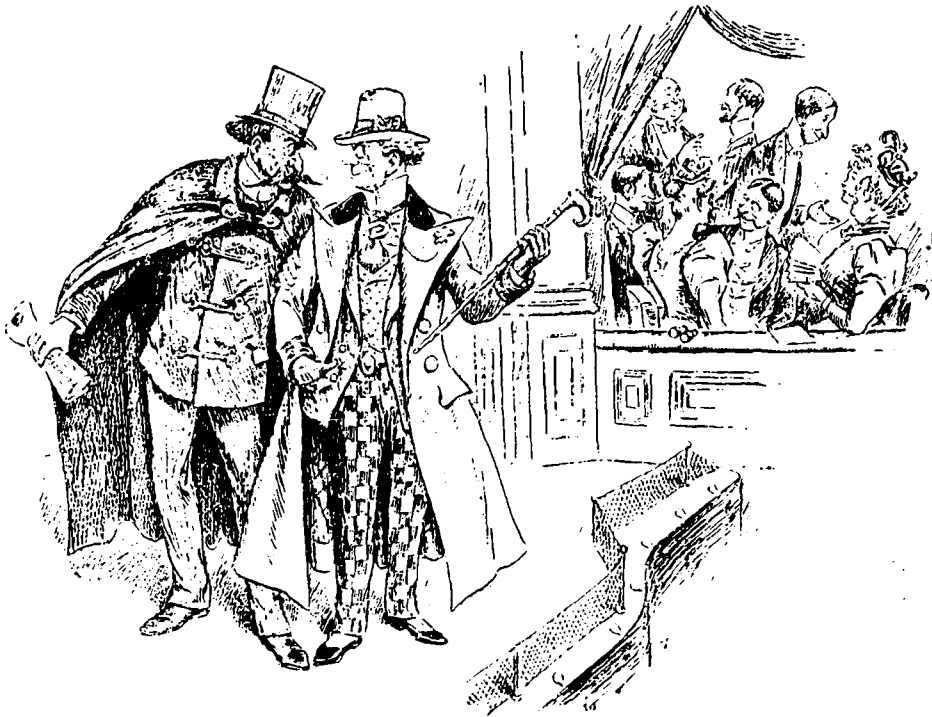
— Couci couça, me dit-il dans une espèce de sifflement éteint.

Et plus je lui parle, plus il me répond sur le même insaisissable ton.

— Enfin, lui dis-je, en couvrant tout le champ de mon regard le plus connaisseur, il me semble que ça n'a pas bien levé cette année.

— Non, monsieur, reprend-il du même chuchotement étouffé, vous le voyez, pas même ma voix.

SPECTATEURS REMIS A L'ORDRE



(Au milieu d'un drame.)

Le premier acteur (dans son rôle). — Chut ! Sommes-nous seuls ?

Le second acteur (improvisant). — Non ! La salle est remplie ; mais heureusement que le bruit qui part de la loge d'à côté empêchera le monde d'entendre. Parle.

SON PARFUM EST EXQUIS

VII

A TRAVERS LE CARIBOU



Madame Jeune-Marie. — Excusez-moi, monsieur Smith, mais auriez-vous l'obligeance de me dire quel est le cigare que vous fumez ? Son parfum est exquis, tandis que ceux que fume mon mari empestent la maison.

Monsieur Smith. — C'est le cigare Nectar, madame.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

VI

SUITE DU VOYAGE

(Suite)

On sait de quelle utilité ce ruminant est pour l'Indien des Prairies, qui n'hésite pas à l'attaquer soit à la lance, soit à la flèche. Sa peau, c'est le lit du wigwam, c'est la couverture de la famille, et il est des " robes " qui se vendent jusqu'à vingt piastres. Quant à la chair, les indigènes la font sécher au soleil ; ils la coupent en longues tranches : précieuse ressource pour les mois de disette.

Si, le plus ordinairement, les Européens ne mangent que la langue du bison—et c'est, en réalité, un morceau des plus délicats—le personnel de la petite troupe se montra moins difficile. Rien n'était à dédaigner pour ces jeunes estomacs. D'ailleurs, cette chair grillée, rôtie, bouillie, Cornélia l'accommoda de si agréable façon, qu'elle fut déclarée excellente et suffit à de nombreux repas. Mais de la langue de l'animal, chacun n'en put avoir qu'un petit morceau, et, de l'avis général, on n'avait jamais rien mangé de meilleur.

Pendant la première quinzaine du voyage à travers la Colombie, il ne se produisit pas d'autres incidents qui soit digne d'être rapporté. Toutefois, le temps commençait à se modifier, et l'époque n'était pas éloignée où des pluies torrentielles viendraient, sinon empêcher, du moins retarder la marche vers le nord.

Il y avait aussi à craindre, dans ces conditions, que le Frazer ne vint à déborder par suite d'une crue excessive. Or, ce débordement eût mis la Belle-Boulotte dans le plus grand embarras, pour ne pas dire le plus grand danger.

Par bonheur, lorsque les pluies tombèrent, si le flouve ne tarda pas à grossir rapidement, il ne s'éleva qu'à l'affleurement de ses rives. Les plaines échappèrent ainsi à l'inondation, qui les eût submergées jusqu'à la limite des forêts, étagées sur les premières rampes de la vallée. La voiture, sans doute, n'avança plus que très péniblement, parce que ses roues s'enlisaient dans le sol détrempé ; mais, sous son toit étanche et solide, la famille Cascabel trouva le sûr abri qu'elle lui avait déjà offert tant de fois contre les rafales et la tempête.

Honnête Cascabel, que n'étais-tu venu quelques années auparavant visiter la région que va déployer devant tes pas cette partie de la Colombie anglaise ! Pourquoi les hasards de ta vie foraine ne t'y avaient-ils pas conduit, lorsque l'or recouvrait son sol et qu'il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre ! Pourquoi le récit que Jean fit à son père de cette extraordinaire période n'était-il que le récit du passé, et non celui du présent !

—Voici le Caribou, père, dit Jean ce jour-là, mais peut-être ne sais-tu pas ce qu'est le Caribou ?

—Je ne m'en doute même pas, répondit M. Cascabel. Est-ce un animal à deux ou quatre pattes ?

—Un animal ? s'écria Napoléone. Est-ce qu'il est gros ?... Est-ce qu'il est méchant ?... Est-ce que ça mord ?

—Ce n'est point un animal, répondit Jean, c'est tout simplement une contrée qui porte ce nom, la contrée de l'or, l'Eldorado de la Colombie. Que de richesses elle contenait, et que de gens elle a enrichis.

—En même temps que d'autres s'y ruinaient, j'imagine ? répliqua M. Cascabel.

—En effet, père, et j'ajouterai que ce fut le plus grand nombre. Et pourtant, il y eut des associations de mineurs, qui recueillirent jusqu'à deux mille mares d'or par journée. Dans une certaine vallée du Caribou, la vallée de William-creek, on puisait à pleines mains !

Et cependant, si considérable que fût le rendement de cette vallée aurifère, trop de gens étaient accourus pour l'exploiter. Aussi, par suite de l'accumulation des chercheurs et de toute la tourbe qu'ils entraînent avec eux, la vie y devint bientôt extrêmement difficile, sans parler du prodigieux enchérissement de toutes choses. La nourriture était hors de prix, le pain à un dollar la livre. Des maladies contagieuses se développèrent en ce milieu malsain. Et finalement, ce fut la misère, puis la mort, pour la plupart de ceux qui visitèrent le Caribou. N'était-ce pas ce qui s'était passé, quelques années avant, en Australie et en Californie ?

—Père, dit alors Napoléone, ce serait pourtant bien gentil de trouver un gros morceau d'or sur notre route !

—Et qu'en ferais-tu, mignonne ?

—Ce qu'elle en ferait ? répondit Cornélia. Elle le remettrait à petite mère, qui saurait vite le changer contre sa valeur en belle monnaie !

—Eh bien, cherchons, dit Clou, et, très certainement, nous finirons par trouver, à moins que...

—A moins que nous ne trouvions pas, vas-tu dire ? répliqua Jean. Et, c'est précisément ce qui arrivera, mon pauvre Clou, car la caisse est vide, arctivide !

—Bon ! bon ! répliqua Sandre, on verra bien !

—Halte-là, enfants ! dit aussitôt M. Cascabel de sa voix la plus emphatique. Défense est faite de s'enrichir de cette façon ! De l'or recueilli sur un territoire anglais... Pi donc ! Passons, passons vite, sans nous arrêter, sans nous abaisser à ramasser une pépite, fût-elle grosse comme la tête à Clou ! Et arrivés à la frontière, même s'il ne se s'y trouve pas de pancarte avec ces mots : " Essayez vos pieds, S. V. P.," nous les essuierons, enfants, pour ne rien emporter de cette terre colombienne !

Toujours le même, César Cascabel ! Mais qu'il se calme ! Il est probable que personne des siens n'aura l'occasion de ramasser la moindre pépite !

Néanmoins, pendant la marche, et malgré la défense de M. Cascabel, des regards investigateurs se portaient incessamment à la surface du sol. N'importe quel caillou semblait à Napoléone, et à surtout à Sandre, valoir son pesant d'or. Et pourquoi non ? dans l'ordre des richesses aurifères, l'Amérique du Nord ne tient-elle pas le premier rang ? l'Australie, la Russie, le Venezuela, la Chine, ne viennent qu'après elle !

Cependant la saison des pluies avait commencé. Chaque jour, il tombait de grosses averses, et le cheminement en était rendu plus difficile.

Le guide Indien pressait l'attelage. Il craignait

que les rios ou les creeks, affluents du Frazer, presque à sec jusqu'alors, ne vissent à se gonfler sous des crues soudaines. Comment les franchirait-on, s'ils n'offraient pas des endroits guéables ? La Belle-Boulotte risquerait de rester en détresse, pendant les quelques semaines que durait la saison pluvieuse. Il fallait donc hâter le pas pour sortir de la vallée du Frazer.

On a dit que les indigènes de cette contrée n'étaient point à craindre depuis que les Tchilicottes avaient été refoulés vers l'est.

Rien de plus vrai ; mais elle renfermait certains animaux redoutables—des ours entre autres—dont la rencontre eût offert de réels dangers.

Il arriva même que Sandre en fit l'expérience dans une circonstance où il faillit payer cher le tort d'avoir désobéi à son père.

C'était le 17 mai, l'après-midi. La famille avait fait halte à une cinquantaine de pas au delà d'un creek, que l'attelage venait de traverser à sec. Ce creek, très encaissé, aurait été absolument infranchissable, si quelque crue subite l'eût transformé en torrent.

La halte devant durer une couple d'heures, Jean alla chasser en avant, tandis que Sandre, bien qu'il eût ordre de ne pas s'éloigner du campement, repassait le creek sans être vu, et revenait en arrière, n'emportant qu'une corde longue d'une douzaine de pieds, enroulée à sa ceinture.

Le gamin avait son idée : ayant aperçu un brillant oiseau au plumage multicolore, il voulait le suivre afin de découvrir son nid, et, la corde aidant, il ne serait pas gêné de grimper au tronc de n'importe quel arbre pour s'en emparer.

A s'éloigner ainsi, Sandre commettait une imprudence d'autant plus grave que le temps menaçait. Un gros orage montait rapidement vers le zénith. Mais essayez d'arrêter un gamin qui court après un oiseau !

Il s'ensuit que Sandre fut bientôt engagé au milieu d'une épaisse forêt, dont les premiers arbres s'élevaient sur la gauche du creek. L'oiseau, voltigeant de branche en branche, semblait prendre plaisir à l'attirer.

Sandre, tout à sa poursuite, oubliait que la Belle-Boulotte devait repartir dans deux heures, et, vingt minutes après avoir quitté le campement, il était déjà d'une bonne demi-lieue au plus profond de la forêt. Là, pas de routes, rien que d'étroits sentiers, embarrassés de broussailles au pied des cèdres et des sapins.

L'oiseau, poussant de joyeux cris, s'élançait d'un arbre à l'autre, tandis que Sandre courait, sautait comme un jeune chat sauvage. Néanmoins, tant d'efforts furent vains, et l'oiseau finit par disparaître derrière les fourrés.

—Au diable, maintenant ! s'écria Sandre en s'arrêtant, très vexé de son insuccès.

C'est alors, à travers le feuillage, qu'il vit le ciel couvert de nuages épais. De grandes lucres couraient déjà au dessus de la sombre verdure.

C'étaient les premiers éclairs, qui furent bientôt suivis de roulements prolongés.

—Il n'est que temps de revenir, et qu'est ce que dira le père ! pensa le jeune garçon.

En ce moment, son regard fut attiré par un objet singulier, un caillou de forme bizarre, de la grosseur d'une pomme de pin, et piqué de points métalliques.

Ne voilà-t-il pas notre gamin s'imaginant que c'est une pépite, oublié dans cette partie du Caribou ! Et, poussant un cri de joie, il la ramassa, il la pécha dans sa main, il la met dans sa poche, tout en se promettant de n'en parler à personne.

—Nous verrons bien ce qu'on dira plus tard, murmura-t-il, lorsque je l'aurai changée en belle monnaie d'or !

Sandre avait à peine empoché son précieux caillou, que l'orage se déclama par un violent coup de tonnerre. Les derniers échos le répercutaient encore dans l'espace, lorsqu'un rugissement se fit entendre.

A vingt pas, hors d'un fourré, se dressait un ours énorme de l'espèce des grizzlys.

Et, si brave qu'il fut, Sandre se mit à décamper à toutes jambes, en gagnant du côté du creek. Aussitôt, l'ours de se mettre à sa poursuite.

Si Sandre parvenait à atteindre le lit du cours d'eau, à le franchir, à se réfugier au campement, il était sauvé. On saurait bien tenir le grizzly en

respect sur la rive gauche du creek, et même l'abattre pour en faire une descente de lit.

Mais la pluie tombait déjà à flots, les éclairs se multipliaient, le ciel s'emplissait des fracas de la foudre. Sandre, trempé jusqu'aux os, gêné dans sa fuite par ses vêtements mouillés, courait le risque de tomber à chaque pas, et une chute l'eût mis à la merci de l'animal. Pourtant il parvint à maintenir sa distance, et, en moins d'un quart d'heure, il se trouva sur le bord du creek.

Là, obstacle infranchissable. Le creek, changé en torrent, roulait des pierres, des troncs, des souches, arrachés par la violence du flot. Les eaux montaient jusqu'à l'affleurement des rives. Se jeter au milieu de ces tourbillons, c'était se perdre, sans aucune chance de salut.

Sandre n'osait se retourner. Il sentait l'ours sur ses talons, prêt à l'étreindre. Et, impossible de signaler sa présence à la *Belle-Roulotte*, à peine visible sous les arbres.

L'instinct lui fit faire alors, presque sans réflexions, ce qui pouvait peut-être le sauver.

Un arbre était là, à cinq pas de lui, un cèdre, dont les basses branches s'étendaient au-dessus du creek.

S'élançant vers ce tronc, de médiocre grosseur, l'entourer de ses bras, s'aider des aspérités de l'écorce, se hisser jusqu'à la fourche, se glisser à travers la ramure supérieure, c'est ce que le jeune garçon accomplit lestement. Un singe n'aurait été ni plus adroit ni plus souple. Cela ne saurait étonner de la part d'un petit clown, et il put se croire en sûreté.

Par malheur, ce ne fut pas pour longtemps. En effet, l'ours, qui s'était posté au pied de l'arbre, se disposait à y grimper, et il serait difficile de lui échapper, même en se réfugiant sur les plus hautes branches.

Sandre ne perdit rien de son sang froid. N'était-il pas le digne fils du célèbre Cascabel, habitué à se tirer sain et sauf des plus mauvaises passes ?

Ce qu'il fallait, c'était quitter l'arbre, mais comment ? puis, franchir le torrent, mais de quelle façon ? Sous la crue occasionnée par une pluie torrentielle, le creek commençait à déborder, et ses eaux se répandaient sur la rive droite du côté du campement.

Appeler au secours ? Il était impossible que des cris pussent être entendus au milieu de cette rafale furibonde. D'ailleurs, si M. Cascabel, Jean ou Clou de Girolo s'étaient mis à la recherche de l'absent, ce devait être en avant et non en arrière de la *Belle-Roulotte*. Est-ce qu'ils auraient pu supposer que Sandre avait repassé le creek ?

Cependant l'ours grimpait, lentement, mais il grimpait, et il allait bientôt atteindre la fourche du cèdre, tandis que Sandre cherchait à en atteindre la cime.

C'est alors que le gamin eut une idée. Voyant que quelques-unes des branches s'étendaient au-dessus du creek sur une dizaine de pieds, il se hâta de dérouler la corde qu'il avait à sa ceinture, et d'y faire une boucle qu'il parvint à lancer jusqu'à l'extrémité de l'une des branches horizontales ; puis, cette branche, il la redressa en halant la corde à lui, et la maintint dans cette position verticale.

Tout cela s'était fait adroitement, rapidement, avec grande présence d'esprit.

C'est qu'il n'y avait pas de temps à perdre, l'ours venait de s'accrocher à la fourche, et, de là, il cherchait à se hisser sur la ramure.

Mais, en ce moment, s'étant cramponné à l'extrémité de la branche redressée, Sandre la laissa se détendre ainsi qu'un ressort, et fut lancé au-dessus du creek, comme une pierre par une catapulte. Puis, ayant tourné une fois sur lui-même par un vigoureux coup de reins, il retomba au bord de la rive droite du creek, tandis que l'ours, tout penaud, regardait sa proie s'envoler par les airs.

— Ah ! le polisson !

Ce fut par ce compliment que M. Cascabel accueillit le retour du jeune imprudent à l'instant où lui-même venait d'arriver, avec Jean et Clou, sur la berge du creek, après avoir vainement cherché le gamin du côté du campement.

— Polisson !... reprit-il, quelle peur tu nous as causée !

— Eh bien, père, tire-moi les oreilles ! répondit Sandre. Je l'ai mérité !

Mais, au lieu de s'en prendre aux oreilles de son fils, M. Cascabel ne résista pas au désir de l'embrasser sur les deux joues, disant :

— Ne recommence pas, ou, cette fois...

— Tu m'embrasserais encore !

— Tu m'embrasserais encore !

Puis, il s'écria :
— Hein ! Est-il assez attrappé, mon ours ! A-t-il l'air assez bête, ce Martin de pacotille !

Jean aurait bien voulu tuer l'animal, qui s'était éloigné ; mais il ne fallait pas songer à le poursuivre. La crue augmentant, le plus pressé était de fuir l'inondation, et tous quatre retournèrent vers la *Belle-Roulotte*.

VIII

AU VILLAGE DES COQUINS

Huit jours après, le 26 mai, l'attelage se trouvait aux sources du Frazer. Si la pluie n'avait cessé de tomber nuit et jour, ce mauvais temps allait prochainement prendre fin, à s'en rapporter aux affirmations du guide.

Après avoir contourné les sources du fleuve, en suivant un territoire assez montueux, la *Belle-Roulotte* prit franchement direction vers l'ouest.

Encore quelques journées de marche, et M. Cascabel serait à la frontière de l'Alaska.

Pendant la dernière semaine, ni bourgades ni hameaux ne s'étaient rencontrés sur l'itinéraire suivi par Ro-No. Du reste, on n'avait eu qu'à se louer des services de cet Indien, car il connaissait parfaitement le pays.

Ce jour-là, le guide prévint M. Cascabel que, s'il le désirait, il pourrait faire halte dans un village, situé à peu de distance, où un repos de vingt-quatre heures ne serait pas sans profit pour ses chevaux quelque peu surmenés.

— Quel est ce village ? demanda M. Cascabel, toujours en défiance, quand il s'agissait de la population colombienne.

— Le village des Coquins, répondit le guide.

— Le village des Coquins ! s'écria M. Cascabel.

— Oui, dit Jean, c'est bien le nom qui est porté sur la carte ; mais ce doit être un nom de tribu indienne, tel que les Koquins...

— Bon ! bon ! pas tant d'explications, répliqua M. Cascabel, et il est le bien nommé, s'il est habité par des Anglais, ne fussent-ils qu'une demi-douzaine !

Dans la soirée, la *Belle-Roulotte* fit halte à l'entrée de ce village. Il ne lui fallait plus que trois jours tout au plus pour atteindre la frontière géographique qui sépare l'Alaska de la Colombie.

Dès lors M. Cascabel ne tarderait pas à recouvrer sa bonne humeur habituelle, si compromise sur le territoire de Sa Majesté britannique.

Le village des Coquins est occupé par une population indienne ; mais il y avait alors un certain nombre d'Anglais, chasseurs de profession ou simples amateurs, qui n'y séjournaient que pendant la saison des chasses.

Parmi les officiers de la garnison de Victoria, qui s'y trouvaient, était un certain baronnet, sir Edward Turner, homme hautain, brutal, insolent, très entiché de sa nationalité—un de ces gentlemen qui se croient tout permis par cela seul qu'ils sont Anglais. Il va sans dire qu'il détestait les Français, autant pour le moins que M. Cascabel détestait ses compatriotes. On voit si tous deux étaient faits pour s'entendre !

Or, le soir même de la halte, tandis que Jean, Sandre et Clou étaient allés aux provisions, il arriva que les chiens du baronnet se rencontrèrent dans le voisinage de la *Belle-Roulotte* avec Wagram et Marengo, lesquels partageaient évidemment les antipathies nationales de leur maître.

De là, désaccord entre Pépagnéul et le caniche d'une part, et les "pointers" de l'autre, puis vacarme, coups de dents, bataille, et, finalement, intervention des propriétaires.

Sir Edward Turner, ayant entendu tout ce bruit, sortit de la maison qu'il occupait à l'entrée du village, et vint menacer de son fouet les deux chiens de M. Cascabel.

Aussitôt celui-ci se précipita au-devant du baronnet, et de prendre fait et cause pour ses bêtes.

Sir Edward Turner—il s'exprimait en un français très correct—reconnut aussitôt à qui il avait affaire, et sans chercher à mettre la moindre réserve à son insolence, il ne se gêna pas pour traiter "Britanniquement" le saltimbanque en particulier et ses compatriotes en général.

On imagine aisément ce que dut éprouver M. Cascabel devant de tels propos.

Toutefois, comme il ne voulait pas se créer une mauvaise affaire—surtout en pays anglais—et par suite des embarras qui auraient pu retarder son voyage, il se contenta et répondit d'un ton qui n'avait rien d'inconvenant :

— Ce sont vos chiens, monsieur qui ont commencé par attaquer les miens !

— Vos chiens ! riposta le baronnet. Des chiens de bateleur ! Ils ne sont bons qu'à être reçus à coups de crocs ou à coups de fouet !

— Je vous ferai observer, reprit M. Cascabel, en s'animant malgré sa résolution d'être calme, que ce n'est pas digne d'un gentleman ce que vous dites-là !

— C'est pourtant la seule réponse que mérite un homme de votre espèce !

— Monsieur, je suis poli et vous n'êtes qu'un polisson.

— Ah ! Prenez garde ! Vous osez tenir tête au baronnet sir Edward Turner !

La colère saisit M. Cascabel, et, la figure pâle, les yeux enflammés, les poings menaçants, il marchait sur le baronnet, lorsque Napoléone accourut :

— Père, viens donc ! dit elle. Maman te demande !

Cornélia envoyait sa fille, afin de faire rentrer M. Cascabel à la *Belle-Roulotte*.

— Tout à l'heure ! répondit celui-ci. Dis à ta mère d'attendre que j'en aie fini avec ce gentleman, Napoléone !

À ce nom, le baronnet laissa échapper un éclat de rire des plus méprisants.

— Napoléone ! répéta-t-il, Napoléone, cette gamine ! Le nom de ce monstre qui...

Cette fois, c'était plus que M. Cascabel n'en pouvait supporter. Il s'avança, les bras croisés, jusqu'à toucher le baronnet.

— Vous m'insultez ! dit-il.

— Je vous insulte... vous ?

— Moi, et vous insultez le grand homme, qui n'aurait fait qu'une bouchée de votre ile, s'il y avait débarqué !

(A suivre.)

THEATRE-ROYAL

Dernière semaine de la saison. Grandioses représentations à la tête desquelles figure la célèbre CIRASSIENNE

OMENNE

Troupe de variétés des plus intéressantes et des plus amusantes. Comptant Bogart et O'Brien, Félix Léonce ; nouveautés royales, les marionnettes Kamochi.

Prix populaires : 10, 20, 30 cents.

Une journée seulement, pour le bénéfice des employés du théâtre, lundi 2 juillet, après-midi et soir.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRÈS-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.



THEATRE ROYAL ...
POUR LE BÉNÉFICE DES EMPLOYÉS

Une journée seulement, après-midi et soir, LUNDI, le 2 JUILLET

Grande production d'un drame romantique

SHAMROCK AND ROSE

PAR

UNE TROUPE D'AMATEURS CHOISIS

Superbe tableau admirablement préparé par M. Edward Varney, après midi et soir.

UNE JOURNÉE SEULEMENT, LUNDI 2 JUILLET

Il n'y a pas d'employés de théâtre qui travaillent avec plus d'ardeur et de zèle que ceux du THÉÂTRE ROYAL; et personne ne sait mieux les apprécier que les propriétaires, MM. Sparrow et Jacobs. C'est pourquoi ils ont bien voulu prêter leur magnifique salle pour la journée de lundi, le 2 juillet, la représentation devant être donnée au bénéfice des employés. Il n'y a pas de doute que ce sera un grand succès, car les billets se vendent rapidement. Le programme est des plus choisis et des plus variés. On jouera le joli et émouvant mélodrame "THE SHAMROCK AND THE ROSE", interprété par une compagnie toute spéciale. On verra aussi les figures les plus populaires qui aient paru sur la scène de ce théâtre. Parmi les artistes qui ont bien voulu prêter leur concours, il y en a un nombre suffisant qui se sont inscrits pour donner des représentations depuis 10 heures du matin jusqu'à minuit; mais ce n'est pas ce que désire le bureau de direction. Ils ont choisi tous les meilleurs artistes qu'il fut possible de trouver. Les "boys" du Royal sont populaires. Si vous voulez vous en convaincre, venez les voir lundi après midi et soir, le 2 juillet.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP DU DOCTEUR GODERRE AUX ENFANTS



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

mai 18 94

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de porcheres à l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

Coin des rues des Allemands et Vitre

A. E. De Lorimier, L.L.D. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1137. MONTREAL, avril 7 95

J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. TEL. BELL 2818. Juin 17 94

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL, juillet 7 94

A LA RATION



Le client.—Mon ami, dorénavant, je ferai le mélange moi-même.
Le garçon.—Comment, monsieur? Je ne saisis pas: ceci n'est qu'un potage.
Le client.—Je sais: vous mettez le potage dans une assiette et les moules dans une autre; je n'y mettrai que ce qu'il m'en faut.

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 95



Nouveau métal pour palais: extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1 35 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 Juin 1894

34,842

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal. A meilleur marché que partout ailleurs.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente

partout aux Etats-Unis ET AU Canada, et son usage, comme breuvage à table,

à la place du

Thé, Café ou Cacao,

est devenu universel. Il est

NOURRISSANT ET FORTIFIANT.

S'il est servi à la glace, durant les chaleurs, il est

Délicieux et donne de la Vigueur.

Demandez à votre épicier pour le **CHOCOLAT MENIER**. La vente annuelle excède 33 MILLIONS DE LIVRES. S'il ne l'a pas en vente envoyez son nom et adresse à **MENIER**, Branche Canadienne: 12 et 14 rue Saint-Jean, MONTREAL.

T. A. DUCHARME

AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL



La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

ABONNEMENT:

Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE au NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnement et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.